

# Relire le relié

## Michel Serres





Relire le relié

Relecture: Valérie Poge  
Mise en pages: IGS-CP (16)  
Illustration de couverture: Albrecht Dürer, *L'adoration des mages*,  
photo © Luisa Ricciarini / Leemage  
Couverture: Lunapark/Bianca Gumbrecht  
© Éditions Le Pommier/Humensis, 2019  
Tous droits réservés

ISBN: 978-2-7465-1939-8  
Dépôt légal: novembre 2019  
N° d'édition: 74651938-1

Éditions Le Pommier  
170 *bis*, boulevard du Montparnasse  
75014 Paris  
[www.editions-lepommier.fr](http://www.editions-lepommier.fr)

# Relire le relié

Michel serres

de l'Académie française





## *Avertissement de l'éditeur*

*Relire le relié* est le dernier livre de Michel Serres, celui sur lequel il a travaillé probablement toute sa vie.

Ce livre magnifique, cependant, il n'a pas eu le temps de le relire.

Il me l'a envoyé la veille de sa mort en me demandant de le publier. Ce que je fais avec joie!

Sophie Bancquart





*Pour Marie-Laure Durand,  
chose promise, chose due.  
Avec reconnaissance et amitié*

*À Suzanne,  
exemple de sainteté*

*[...] ils la font avancer et disent à Jésus: «Maître, cette femme a été prise en flagrant délit d'adultère. Or, dans la Loi, Moïse nous a ordonné de lapider ces femmes-là. Et toi, qu'en dis-tu?»... Mais Jésus s'était baissé et, du doigt, il traçait des traits sur le sol. Comme on persistait à l'interroger, il se redressa et leur dit: «Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre.» Et il se baissa de nouveau pour tracer des traits sur le sol...*

Jean 8, 3-8

Comme il est bien entendu que la femme a pratiqué toute seule l'adultère, un accord se fait entre hommes pour qu'elle soit lapidée. La violence interne au groupe se focalise sur l'individu. Disons que ce sacrifice humain *relie* entre eux les assassins.

Avant de répondre et de pardonner, Jésus se penche pour écrire sur le sol. Comme si l'évangéliste, en son récit, indiquait une seconde écriture sous la sienne, celle

de Jésus, comme un palimpseste fait voir une trace et en cache une seconde. Faut-il *relire* l'une pour déchiffrer l'autre ?

Les linguistes disent que le terme *religion* vient de deux origines, l'une plus probable que l'autre : *relire* et *relier*. En cherchant à *lire* sans cesse les textes pour espérer pouvoir *relire* un jour celui-là même que Jésus trace sur le sol, le livre qui suit met les deux sens en perspective, comme le fait ici le récit de saint Jean. Doit-on y *lire*, en effet, qu'en pardonnant la victime, sans en condamner les bourreaux, il *délie* l'accord qui *relie* ces mâles dans leur infamie ?

Ce livre tente de répondre à cette question.

# Chapitre 1

## POINTS CHAUDS, SOMMETS DU RÉSEAU

### *RELIURE VERTICALE*

#### *Relire le relié, 1 : terre et ciel*

Depuis qu'un instituteur bienveillant m'invita au secret de l'inconnue  $x$  et, du même coup, m'ouvrit à l'abstraction, depuis qu'il m'en apprit les applications possibles et souvent incroyablement pratiques, je crois en l'existence d'un monde virtuel, invisible, formel et, de plus, multiple-ment feuilleté, puisque, plus tard, je l'ai retrouvé, varié, non seulement dans le droit, la médecine ou les beaux-arts, mais aussi à travers la vie intime ou collective. Je me trompe en disant que j'y crois : en fait, je le vois, comme tout le monde, et j'y ai habité, je m'y suis baigné partie de ma vie.

J'ai commencé par les mathématiques parce que les têtes étrangères à leur sublime pratique ont plus de mal à percevoir cet univers virtuel que celles qui, se colletant

avec lui, expérimentent sa résistance, son abstraction indépendante et sa réelle utilité. Car, loin qu'il se soumette à nos lois, nous obéissons aux siennes, découvertes plutôt qu'inventées, mieux encore, donnant accès aux lois du monde, miraculeusement les mêmes que les siennes.

Nous autres, humains, survivrions-nous sans ce monde double et absent qui modèle notre for intérieur, enflamme nos imaginations, sculpte les relations, meut les groupes, enrichit la perception et dont l'efficacité notoire allège les peines de l'existence et du travail? Pouvons-nous prétendre que sa présence et son utilisation, diverse et consciente, nous distinguent de nos frères animaux? L'essence ou vertu des humains réside-t-elle dans ce virtuel, déployé aussi finement qu'un spectre de teintes?

Dès que nos ancêtres se mirent à peindre des bêtes et des signes sur les murs des grottes, qu'ils inventèrent donc la représentation, dont le nom même indique la différence entre l'absence et la présence – ceci n'est pas une bête... –, dès que d'autres aïeux, à Malte par exemple et au Paléolithique supérieur, voici donc quarante mille ans, sculptèrent un homme-lion improbable, mais que les dieux fétiches à deux corps reproduiront un peu partout, des Égyptiens aux Aztèques, un autre monde émergea, mythique, détourné, formel, imaginaire, esthétique, symbolique..., je ne sais comment le qualifier, mais, en

tout cas, différent de celui que révèlent nos perceptions immédiates et qui fait obstacle à nos efforts. Et, quand apparaîtra le langage articulé, il exprimera, par ses désignations, l'intersection entre ce monde-ci et des catégories extérieures à lui.

Plastique, souple, fluent, labile, parfois dense et transparent comme un diamant, cet autre monde se déploie finement selon les lieux et les développe en des histoires. La plupart des espèces vivantes ont un comportement à peu près analogue sous toutes latitudes, alors que nos cultures, langues, religions, conventions ou contrats... peuvent différer puissamment à peu de distance et sous de semblables climats. D'autre part, chacune évolue de sorte que les générations successives d'un même collectif peuvent différer entre elles autant que ces voisins entre eux. Alors la culture prend le relais de la nature par une sorte d'exo-darwinisme dans lequel les mutations et les sélections se succèdent plus vite et avec plus de capacité d'adaptation que l'évolution vitale elle-même. Le printemps venu, nous enlevons le manteau plus rapidement que nous perdrons nos poils. Ce monde formel conditionne parfois la pratique directe sur les choses perçues et nous permet de mieux y habiter, parfois même de nous en servir avec efficacité.

*Foyer où brûle une souche*

Question : le monde spirituel que le religieux évoque se réduit-il à l'un parmi les autres, tantôt cités, ou montre-t-il, en raison de l'universalité de sa distribution dans toutes les cultures et de son ancienneté temporelle, forme-t-il, dis-je, la souche à partir de laquelle émergent les autres virtuels, la source chaude à partir de laquelle tout le reste refroidit ? Il m'arrive d'incliner en faveur de cette option, car, si ces autres virtuels brillent souvent comme la lumière sur une banquise translucide, le religieux brille, certes, mais, plus encore, brûle intensément : lumière, à coup sûr ; énergie, assurément. Néanmoins, quelques autres virtuels risquent aussi d'allumer puis de propager des incendies pareils. Productrice, la chaleur de la flamme religieuse fomenté cent émergences, mais provoque parfois d'atroces violences. Sainte certes, mais aussi sacrée, cette flamme pousse à mille sacrifices meurtriers. Si elle ne brûlait pas ainsi, les religions ne recruteraient pas d'aussi nombreux adeptes, pendant des millénaires et à partir de commencements ténus. Je ne sais si cette option est vraie ou fausse, je doute souvent de sa validité, mais cela, au moins, vaut la peine de comparer ces mondes. Voilà le sens de ce chapitre.

*L'autre monde*

Partout éclatent des preuves que ces mondes virtuels existent. Invisibles et absentes, néanmoins inévitables, les formalités mathématiques, j'y reviens, peuvent déchiffrer toutes choses. Pourquoi pouvons-nous donner du sens à des signaux qui chevauchent des ondes ? D'où émerge la confiance en nos contrats ? Pourquoi vivons-nous si souvent dans l'imaginaire, les songes, la mémoire du passé ou les espoirs placés en nos projets ? Ce monde existerait-il, ici, maintenant et pour nous, humains, sans l'autre, puisque nous ne pourrions pas, sans lui, le comprendre et y travailler avec efficacité ? Où se trouvent équations et algorithmes, triangles et polyèdres, langage et musique, solfège et alphabets, enfin les images ? Indiquez-moi leur place ou leur lieu.

Or, donc, cet autre monde, abstrait, virtuel, possible, qu'importe, manifeste parfois son existence dans ce monde en chutant soudain sur des points remarquables et brûlants qui, refroidis, demeurent si longtemps que leurs traces dépassent le temps de l'histoire. Appelons-les des points chauds.

*Feu*

Nous savons, en effet, désormais repérer les lieux où le feu sous-jacent aux plaques tectoniques, plus intense ici ou là, les perce et donne lieu à des éruptions analogues à celles de La Réunion ou d'Hawaï, ou à des restes refroidis, comme les îles Maldives ou les trapps du Deccan. Nous les appelons « points chauds ».

De même, nous cartographions les lieux divers où des météorites frappèrent la terre, comme en Sibérie ou sur la péninsule mexicaine du Yucatán. Le cosmos et le souterrain prennent soudain contact avec notre sol, qui, de ce coup, s'enflamme et diffuse lave, bombes et nuages. Il en résulte parfois de pesants hivers nucléaires. Lumière et ténèbres, énergie créatrice et destructrice, dans ce cas-là violente.

J'appelle donc, par image, « points chauds » les lieux où, à tel moment, tel autre monde vient à se manifester ici ou là en celui-ci, images concrètes de contacts avec cette autre réalité, virtuelle, intelligente, spirituelle, inspiratrice. Dangereuse ?

*Petite bâtisse autour de ce point chaud*

Nos Anciens imaginaient que Jupiter, sis sur son Olympe haut, lançait, en colère, l'éclair, çà et là, ici-bas et parfois.



Les Gaulois, dit-on, redoutaient aussi cette chute imprévue sur leur tête. Le lieu où la foudre frappait, les Latins l'entouraient d'une murette en pierre ou en airain ; on eût dit la margelle d'un puits. Le mot qui désignait ce bâti, *puteal*, fait allusion à cette ressemblance. Or, si le puits met en communication une source souterraine avec la surface du sol, le *puteal* marque l'endroit où le ciel et la terre communiquèrent, en un court-circuit fulgurant. Ceux qui construisirent cette margelle autour du point où la foudre avait frappé craignaient-ils que ce point diffusât autour de lui, comme en étoile, une énergie redoutable ?

En langue latine, le mot *puteal* signifiait à la fois puits et cheminée, deux rapports verticaux en un seul, foudroyant et aquatique, haut et bas, entre un autre monde et celui-ci... sous nos pieds la terre, au ciel le feu, l'eau enfin surgie des abîmes. Quant à l'air, le mot qui désigne l'âme, invisible et incorporelle, exprime, par le souffle, son animation. Les autres mondes se composent-ils des mêmes éléments que celui-ci ?

### *Histoires d'eau*

Fille volontaire, Rebecca puisait l'eau d'un puits, au désert, comme tous les soirs, pour le repas et les bêtes, quand parut Isaac, par l'intermédiaire de son serviteur, voyageur assoiffé ; fille dite belle, Rachel puisait de

même, à la margelle, lorsque Jacob parut, aussi altéré ; tous deux burent au vase que leur tendirent les femmes et se fiancèrent à celle qui ainsi versa de l'eau. De ces puits rayonnèrent l'amour et une descendance aussi dense qu'un houppier de hêtre.

Des générations plus tard, une Samaritaine rencontra, de la même façon, le Fils de l'homme à la margelle d'un semblable puits. Jésus lui dit : nos ancêtres burent de cette eau et moururent ; je te verserai la boisson d'immortalité. De ce puits où l'eau se transsubstantie en ambrosie rayonne la résurrection des morts.

### *Histoires de feu*

Projetée, l'ombre du cadran solaire avait pour fonction moins de donner l'heure, à laquelle nos Anciens accordaient peu d'importance, que d'observer le rapport entre les phénomènes du ciel et telle circonstance de la terre. Grâce à lui, fut inventée, par exemple, l'échelle des latitudes. Ledit cadran fonctionnait donc moins comme une horloge que comme observatoire astronomique. Les Grecs appelaient *gnomon*, mot qui dans leur langue, comme dans la nôtre, évoque la connaissance, l'axe vertical interceptant la lumière solaire. Paratonnerre primaire ?

Voilà, en fait, non point un mais deux courts-circuits foudroyants : entre le soleil et le sol par la lumière et

l'ombre, comme le voient nos yeux, mais surtout entre une tige verticale, matérielle, et un savoir décodable, que je puis appeler logiciel; entre le concret d'une part et l'abstrait de l'autre, l'énergie de la lumière et la subtilité de l'information. Point chaud, cet événement.

De ce rapport entre la lumière et l'ombre se tirent, en effet, des informations sur l'espace de la terre et le temps du monde. Voici donc l'une des premières réalisations d'une intelligence artificielle: sinon, aurait-on appelé *gnomon*, c'est-à-dire «connaissant», une tige de métal? Le soleil descend sur terre et y écrit, de son ombre, des marques, une écriture même, à décoder. L'énergie du feu solaire engendre une information.

### *Feu du soleil dans la pyramide*

Thalès inventa, dit-on, son théorème en comparant, à la même heure, l'ombre portée par l'une des trois pyramides d'Égypte à celle d'un homme debout. Proprement «gnomoniques», ces récits semblent oublier que, posé au pied de Kheops, quiconque, mille fois, a pu voir en Khephren et Mykérinos deux figures de similitude. Le théorème des formes homothétiques, de la même forme mais aux tailles différentes, se présente, là, en pierres visibles et concrètes. Cadrons solaires, dit le récit. Objection: autant il est aisé de mesurer la hauteur de l'homme et la longueur des

ombres portées par son corps debout et la tige d'un *gnomon*, autant la ligne qui va au centre exact de la pyramide reste inaccessible sous un mur épais de pierre.

Pour rendre cet exploit possible, il faut concevoir un volume abstrait, le tétraèdre, vide, lumineux et transparent, c'est-à-dire porter le soleil dans les ténèbres mêmes de cette épaisseur. L'origine de la géométrie n'a donc pas seulement lieu selon la représentation « gnomonique » de lumières et d'ombres, mais, par un tout autre effort, se révèle au moment où le soleil descend dans l'aveugle masse et la pénètre. Peut-on imaginer, peut-on évaluer l'énergie solaire capable de chasser l'opacité de la pierre ?

En images concrètes, voici la découverte éblouissante de l'abstrait. Au pied de Kheops, Thalès contemple l'aveuglant court-circuit entre un autre monde et celui-ci : l'intuition foudroyante de l'homothétie et la boîte noire de la pierre traversée, comme ferait un éclair, par la lumière solaire. Ainsi, les Grecs nommèrent ce bâti *pyramide*, c'est-à-dire feu ; et, quand le *Timée* décrit le parallèle entre les éléments du monde et les polyèdres abstraits, il réfère le feu au tétraèdre, c'est-à-dire à la pyramide : il descend sur terre, en elle. Fallait-il donc un *puteal* entourant un point chaud pour inventer la géométrie par un théorème stable pendant des millénaires ?

Platon dira, d'autre part et plus tard, que la mesure, toujours approximative, ne peut accéder aux formalités